

COMMENT LES DOGMES RESISTENT, TRIOMPHENT ET NE FINISSENT PAS.

Et ce qui est admirable, incomparable et tout à fait divin, c'est que cette religion, qui a toujours duré, a toujours été combattue. Pascal (les Pensées.)

Il est un article de T. Jouffroy, le philosophe éclectique : Comment les dogmes finissent. Comment les dogmes finissent ; en d'autres termes : Comment a dû finir et comment finira le dogme catholique ?

Tout est le grand et terrible problème que cherchent à résoudre, depuis la venue de Jésus-Christ, une foule d'hommes superbes ou passionnément aveugles et méchants qui veulent faire autorité dans le monde, les uns par leurs systèmes et leurs erreurs, et les autres par une haine profonde et des persévérations inouïes contre la personne, les disciples et l'Eglise de notre divin Rédempteur.

Voyez en effet ce qui se passe du temps des empereurs et dans les premières siècles de l'Eglise ; que de maux de toute espèce fondent sur le Verbe de Dieu ! que d'ennemis, et comme ils sont puissants et audacieux ! quelle rage !

Arrêtez-vous un instant devant cette figure impie de Julien l'Apostat, ce hardi persécuteur du Nazarin.

Connaissez-vous une figure semblable à la sienne ? Ne vous semble-t-il pas que, outre cette volonté satanique de détruire, d'anéantir le règne du Christ, il en a toute la puissance ? A quoi aboutissent cependant tous ces efforts désespérés et tant de blasphèmes ?

Descendez, franchissez plusieurs siècles, arrivez au dix-huitième. Là, qui rencontrez-vous au sommet de la grande tour encyclopédique ? Voltaire, ce grand et insupportable insulteur du dogme catholique, qui le traitait d'infâme, qui parlait à toute bouche de l'écraser. Mais, malgré toute l'ivraie qui a semé à pleines mains dans les champs du Seigneur, voyez, comme toujours et plus que jamais, les moissons sont abondantes ! comme la sainte parole resplendit chaque année, comme les dogmes resplendent plus vivement encore et ne finissent point !

Puis sont arrivés ces ténébreux panthéistes, qui confessent l'unique dogme d'un Dieu co-existant éternellement et co-substantiellement avec la matière, qui participe par conséquent de la nature divine, sans cesser pourtant d'être une substance inerte, passive et inanimée.

Or, ces derniers et tant d'autres, socialistes et novateurs dont le monde se souvient à peine, ont dit aussi, dans le paroxysme de leur orgueil, que les institutions humaines sont soumises aux lois du développement et du progrès, et que le dogme catholique était d'institution positive, et par conséquent susceptible de transformation, dont s'obir toutes les phases de mort et de régénération, condition nécessaire de toute chose créée. Que, d'ailleurs, il faut à l'homme une foi nouvelle plus en rapport avec sa nature, ses besoins et les glorieuses destinées auxquelles il est appelé. Que le catholicisme, vieillit et a tout de puissance et de vie, ne répond plus à rien de tout cela.

Insensés ! Parce qu'ils ont rajouté ou rajouté les vieilles nippes de quelques utopistes dormant depuis longtemps leur sommeil de mort parmi les tombes des générations éteintes, ils ont cru avoir en main la nouvelle rédemption de l'humanité !

Eh bien ! soit, à l'épreuve, régénérateurs des sociétés humaines, réformateurs de la sagesse du Christ, donnez-nous vos dogmes, vos doctrines, vos preuves, vos exemples, vos saints, vos martyrs !

Les dogmes finissent, dites-vous ; mais, voyons, laissez un instant tomber vos masques, car il me semble très bien vous reconnaître, et qu'il y a bientôt deux mille ans que vous répétez le même blasphème ; ne vous appelez-vous pas les scribes et les pharisiens, du temps de Jésus ?

N'êtes-vous pas les enfants de Celse, de Lucien, de Manès, de Montan ? Ne vous ai-je pas vus ensuite parmi les unitariens, les donatistes, les ariens, les pélagiens et les entychéens ?

Ne comptez-vous pas parmi les enfants de la gnose et du néo-platonisme ? N'êtes-vous pas à la suite de Valdo, de Jean Hus, de Jérôme de Prague, de Luther, de Calvin ?

Ne vous nommez-vous pas hier d'Alembert, Diderot, Holbach, Lamettrie, Helvétius, Condorcet ; n'êtes-vous pas les disciples et idolâtres du patriarcat de Fénelon ?

Et aujourd'hui, ne vous appelle-t-on pas Saint-Simon, Fichte, Hegel, Schelling, Paulus, Lamennais, Strauss, Ronge ?

Vous voyez donc bien que je vous connais, et que, sous d'autres noms et sous d'autres masques, vous êtes toujours les mêmes hommes. Eh bien ! les peuples vous ont vus et entendus, et ils rient de vos systèmes et de vos doctrines.

Vous repoussez le dogme catholique, vous répugnez à le prendre pour fondement de votre croyance, parce que votre superbe raison ne peut le soumettre à l'analyse, et qu'il n'y a pour vous de vérités que celles que votre raison touche et saisit d'une manière pour ainsi dire géométrique. Mais, dites-moi, vous comprenez-vous bien vous-même ! Et la création tout entière, en avez-vous la perception claire, bien distincte ? Ses lois, l'ordre, l'harmonie de son ensemble, vous sentez tout cela, n'est-ce pas ? Mais pourriez-vous me l'expliquer ? C'est pourtant là la nature visible, tangible, extérieure, et ses mystères vous échappent. " Mais ceux-là, dites-vous, n'humilient pas notre raison ; car si les causes sont inconnues et résistent à notre intelligence, les effets sont là du moins, et nous les observons, et nous les apprécions, et nous en jouissons dans la mesure et selon les besoins de notre intellect.

" Mais la dogmatique du catholicisme, dans ses mystères impénétrables, défie doublement notre raison, en ce qu'elle d'abord est mystère, la raison ne peut les atteindre, et ensuite parce qu'ils lui sont évidemment " contraires. " Or, c'est vrai, le dogme du péché originel, le mystère de la trinité, l'incarnation, le dogme de la rédemption, tout entière, les sacrements, enfin tous les mystères de l'Eglise de Jésus-Christ, dépassent les bornes de notre faible raison ; mais en quoi, dites-moi, les trouvez-vous contraires à cette même raison ? Qu'y a-t-il là qui la puisse mettre en émoi, en révolte ? Les mystères sont le fondement, le pilier et la voûte de cette magnifique sytème qui s'appelle la foi catholique. Touchez à un seul de ces mystères, et tout l'édifice ébranlé s'écroule. Ils appuient et justifient la morale évangélique, comme cette même morale les appuie et les justifie dans la plus intime et la plus admirable des lois de solidarité. La morale du Christ ne se comprend point sans les mystères, et les mystères ne se comprennent pas non plus sans la morale. " Certainement, dit Pascal en parlant du " péché originel, rien ne me heurte plus rudement que cette doctrine. Et cependant, sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous,

" nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nom de notre condition prend ses retours et ses plis dans cet atôme, de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce " mystère que ce mystère n'est inconcevable " à l'homme. " La dernière démarche de la raison, c'est " de connaître qu'il y a une infinité de choses " qui la surpassent ; elle est bien faible, si elle " ne va jusque là ; il faut savoir douter, assurer " où il faut, se soumettre où il le faut ; qui ne " fait ainsi n'entend pas la force de la rai- " son. (1) " Et, chose étrange, c'est au nom de cette même raison que vous discutez et rejetez les dogmes de la foi catholique, tout comme s'il y avait quelque honte, quelque péril " à croire " aux dogmes d'une religion, dont la principa- " le marque, dit Pascal encore, est d'obliger " l'homme à aimer Dieu et à le suivre, qui " connaît parfaitement notre concupiscent et " l'impuissance où nous sommes par nous- " même d'acquiescer la vertu, et qui, parmi les " remèdes qu'elle y a apportés, nous a ensei- " gné la prière. " Que voudriez-vous au lieu de toutes ces at- " tribues et ineffables doctrines ? Quel Dieu, " quels dogmes choisiriez-vous ? Y a-t-il une " morale plus appropriée à la nature, aux besoins " et aux destinées de l'homme ?

Répondez : Aimez-vous mieux que, en dés- espoir de lui-même, l'homme invoque, au milieu des mille doutes qui l'assiègent, de toutes les passions et de tous les désirs qui orient au fond de son cœur, le dieu muet et solitaire des déistes ou bien le néant, et épouvantable dieu des athées ? ou bien encore celui de vos fantasmes panthéistiques ? Mais la raison trouvera-t-elle à ces changements, satisfaction, repos, sérénité de conscience et de bonheur ? Qu'aurait-elle à faire de ce dieu qui régit dans le ciel, au sein de sa toute-puissance et pour son unique gloire, abandonnant pas plus de elle-même, et ne s'occupant pas plus de l'homme que du ver de terre que l'homme écrase lui-même quand il lui plaît ; qui ne veut ni prières, ni sacrifices, ni œuvres contrites et humiliées ; qui laisse l'homme vertueux sans les récompenses de l'autre vie, et le méchant sans les peines éternelles qu'il a méritées ?

Le Néant ! Oh ! je détourne avec horreur mes yeux et ma pensée, de cette lamentable dissolution de toutes les espérances de l'humanité ! Quant au Dieu de vos panthéistes, je m'en moque, me croyant Dieu comme lui, puisque je suis co-participant de sa puissance et de son éternité ; mais le plaçant dieu que je suis ; vivant du jour au jour, avec des désirs infinis, ignorant pourquoi j'existe, d'où je viens, quelle sera ma transformation dernière, et pourquoi je meurs, et la nécessité qu'il y a que je meure, puisque je suis une portion de la substance divine, éternelle ? Or, cela étant, que devient la moralité de mes actions, bonnes ou mauvaises, qu'elles soient ? Qu'importe, après tout, n'ayant rien à craindre, et n'apercevant au-dessus de moi ni juge ni vengeur ?

Ah ! vous trouvez que les dogmes s'en vont et finissent ; mais regardez autour de vous et dans le passé, et voyez bien quels sont les dogmes qui finissent ou qui ont déjà pris fin. Ainsi, que reste-t-il des dogmes hérétiques des premiers âges ? Et les ariens, les pélagiens, les gnostiques, les néo-platoniciens, comme les manichéens et les donatistes, que sont-ils devenus ?

Croyez-vous encore à une longue vie pour la dogmatique de Calvin et de Luther ? et ne

(1) Pascal (les Pensées.)

voyez-vous pas ce qui se passe déjà en Angle- terre et en Allemagne parmi les disciples et les sectateurs de la réformation ? Le rationalisme les décompose et détruit successivement les uns après les autres tous ces dogmes de dérision et d'impunité.

Et les encyclopédistes, et Voltaire, et Fous- seau, et toute cette audacieuse philosophie du dix-huitième siècle, vous semble-t-il que cela vive encore ? Et nos derniers réformateurs, socialistes, li- bres-penseurs, mythiques et panthéistes de tout couleur, à partir de Saint-Simon jusqu'à notre fameux abbé Châtel, les pouvez-vous compter encore et vous donner le temps de soulever le froid linceul qui couvre leurs noms, leurs dogmes et leurs froides reliques ? Quel ossement ! Seigneur, et que de morts qui croy- aient vivre éternellement, en appelant les au- tres hommes à la régénération et à une vie nouvelle !

Qui pourra jamais souffler sur ces cadavres et leur redonner un semblant de vie ? Voilà donc tout ce qui reste de ces magnifi- ques systèmes, de ces dogmes resplendissants de sagesse et de vérité, de tout ce verbe im- puissant de la folie et de l'orgueil ! Voilà l'issue des erreurs et des mensonges, et voilà comme toute cette fumée de la prétendue sagesse hu- maine s'est envolée, sans qu'il en soit resté rien !

Mais si, du milieu de ces ruines de la dog- matique humaine, vous osiez maintenant re- garder en face celle du vrai Dieu, celle qui dure, traversant les siècles, ne s'altérant ni ne finissant jamais ; celle qui est l'alpha et l'omé- ga de la foi catholique, qui se lie tellement à la sainte doctrine de Jésus, qu'elle en est la condition et la vie, et qui, restant inaccessible à l'orgueilleuse raison des hommes, n'en est pas moins cette lumière vive qui nous guide infailliblement dans les véritables sentiers du salut, ne vous sentirez-vous pas pressé, con- traint, sans l'irrésistible impulsion de votre conscience, de dire avec Pascal, d'abord : " Le Messie est venu enfin en la consumma- " tion des temps, et depuis, quoiqu'on ait vu " maître tant de schisme et d'hérésie, tant ren- " verser d'Etats, tant de changements en tou- " tes choses, cette Eglise qui adore Celui qui " a toujours été adoré a subsisté sans interrup- " tion et ce qui est admirable, incompréhensible et " tout à fait divin, c'est que cette religion qui a " toujours duré a toujours été combattue. " Mille " fois elle a été à la veille d'une destruction " universelle, et toutes les fois qu'elle a été en " cet état, Dieu l'a relevée par des coups extra- " ordinaires de sa puissance. " C'est ce qui est étonnant, c'est qu'elle s'est " maintenue sans fléchir et plier sous la volon- " té des tyrans. "

Et de dire ensuite avec nous pour extrême conclusion : Les dogmes du Dieu qui est la vérité et la vie résistent, triomphent et ne finissent point.

DE QUELQUES FÊTES CHRETIENNES.

Ceux qui n'ont jamais reporté leurs cœurs vers ces temps de foi, ou un acte de religion était une fête de famille, et qui méprisent des plaisirs qui n'ont pour eux que leur innocence ; ceux-là, sans mentir, sont bien à plaindre. Du moins, en nous privant de ces simples amuse- ments, nous donneront-ils quelque chose ? Hélas ! ils l'ont essayé. La convention eut ses jours sacrés : alors la fumée était appelée sainte, et l'Horannah était changé dans le cri de vive la mort ! Chose étrange ! des hom-

mes puissants, parlant au nom de l'égalité et des passions, n'ont jamais pu fonder une fête, et le saint le plus obscur, qui n'avait jamais prêché que pauvreté, obéissance, renoncement aux biens de la terre, avait sa solennité au moment même où la pratique de son culte exposait sa vie. Apprenons par là que toute fête qui se rattache à la religion et à la mémoire des bienfaits est la seule qui soit durable. Il ne suffit pas de dire aux hommes, Rejoignez-vous, pour qu'ils se réjouissent ; on ne crée pas de jours de plaisir comme des jours de deuil, et l'on ne commande pas les ris aussi facilement qu'on peut faire couler des larmes.

Tandis que la statue de Marat remplacait celle de St-Vincent de Paul, tandis qu'on célébrait ces pompes dont les anniversaires serent marqués dans nos fastes comme des jours d'éternelle douleur, quelque pieuse famille chô- mait en secret une fête chrétienne, et la religion n'était encore un peu de joie à tant de tristesse. Les cœurs simples ne se rappellent point sans attendrissement ces heures d'apais- sement où les familles se rassemblaient au tour des gâteaux qui retraçaient les présents des anges. L'ancien retiré pendant le reste de l'année au fond de son appartement, r'paraissait dans ce jour comme la divinité du foyer paternel. Ses petits enfants, qui depuis long- temps ne rêvaient que la fête attendue, en- touraient ses genoux, et le rajeunissement de leur jeunesse. Les front respiraient la gaieté, les cœurs étaient épanouis : la salle du festin était merveilleusement décorée, et chacun prenait un vêtement nouveau. On tirait au sort ces royautés qui ne contiennent ni soupçons ni larmes : on se passait ces sceptres, qui ne pesaient point dans la main de celui qui les portait.

On ne peut douter que ces institutions ne ser- visent puissamment au maintien des mœurs, en entretenant la cordialité et l'amour entre les parents. Nous sommes déjà bien loin de ces temps où une femme, à la mort de son mari, venait trouver son fils aimé, lui remettait les clefs, et lui rendait les comptes de la maison comme un chef de famille. Nous n'avons plus cette haute idée de la dignité de l'homme, que nous inspirait le christianisme. Les mères et les enfants aiment mieux tout devoir aux arti- fices d'un contrat, que de se fier aux senti- ments de la nature, et la loi est mise partout à la place des mœurs.

Ces fêtes chrétiennes avaient d'autant plus de charmes, qu'elles existaient de toute anti- quité, et l'on trouvait avec plaisir, en remon- tant dans le passé, que nos aïeux s'étaient ré- joints à la même époque que nous. Ces fêtes étant d'ailleurs très multipliées, il en résultait encore que, malgré les chagrins de la vie, la religion avait trouvé moyen de donner de récon- forment, à des millions d'infortunés, quelques moments de bonheur.

Dans la nuit de la naissance du Messie, les troupes d'enfants qui adoraient la crèche, les églises illuminées et parées de fleurs, le peuple qui se pressait autour du berceau de son Dieu, les chrétiens qui, dans une chapelle retirée, faisaient leur paix avec le ciel, les alléluia joy- eux, le bruit de l'orgue et des cloches, offraient une pompe pleine d'innocence et de majesté. Immédiatement après le dernier jour de folie, trop souvent marqué par nos excès, venaient la cérémonie des Cendres, comme la mort le lendemain des plaisirs. " O homme, dit un " prêtre, souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière ! " L'officier qui se tenait auprès des rois de Perse pour lui rappeler qu'ils étaient mortels, ou le soldat romain qui abaissait l'orgueil du triomphateur, ne donnait pas de plus puissantes leçons. Un volume ne suffirait pas pour peindre en

REVUE DE LA SEMAINE.

BERTAL. Episode des Guerres d'Afrique. (Suite et fin.)

Eh bien ! maintenant, au galop ! marche ! — Puis, se tournant encore une fois du côté où il supposait les ennemis, il brandit son sabre d'un air menaçant, comme s'il eut voulu protester contre cette retraite qui seule les sauvait tous d'une mort inévitable... Ils arrivèrent sains et saufs sous les murs de Boufarick d'où ils entendirent comme d'immenses clameurs qui, partant de la plaine, leur annon- cèrent qu'ils avaient été vus, mais trop tard, par les Haoussas désappointés.

Le soir du même jour, une cavalcade com- posée de spahis et de gendarmes maures, en- trait à Alger conduisant entre deux haies de soldats un Arabe fortement garotté et qui semblait épuisé de fatigue ; un magnifique cheval noir suivait un peu plus loin.

La foule, qui regardait passer, se demandait qui pouvait être cet Arabe mené en si grand ap- pareil. — C'est un Kabyle qui a tiré plus d'un coup de fusil sur nous, disait l'un. — Il a peut-être déjà tué plus de Français qu'il n'y a de jours dans l'année, disait un autre. — Si tu n'es pas sage, que le tonnerre mange par les Arabes, dit une grosse mère à son enfant, qui jetait un regard effrayé sur l'objet de sa terreur.

L'infortuné Bertal marchait la tête baissée, les yeux fixés à terre, et souffrant toutes les tortures d'une âme fière qui craint de rencontrer un regard de mépris et de pitié.

Il eut à subir, dans ce court trajet de la ville, plus de souffrance qu'il n'en avait éprouvé depuis longtemps peut-être. Mais enfin il attei- gnit la prison, dont les portes épaisses se re- fermèrent sur lui avec un bruit lugubre. D'au- tres portes encore se refermèrent sur lui, et cinq minutes après il était complètement séparé du reste des vivants.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans amener de changement dans sa position. Chaque matin, le geôlier lui jetait un pain noir, regardait dans son cachot d'un air soup- çonneux, et partait jusqu'au lendemain, em- portant le jour avec lui, car le cachot de Ber- tal n'était éclairé que par la lampe de son por- tivoire.

Un jour cependant, le huitième à peu près depuis l'arrivée du prisonnier, le geôlier ne se présenta pas seul ; quatre soldats, l'arme au bras, l'accompagnèrent. — Allons, debout, hé, là-bas ! c'est aujourd'hui que vous comparez devant le conseil de guerre.

— Ah ! s'écria le jeune homme en se dressant précipitamment. — La séance fut longue, orageuse ; tantôt les juges parlaient contre le spahis, tantôt ils parlaient en sa faveur ; après plusieurs heures de débats, ils se retirèrent pour délibérer ; après dix minutes d'attente, il fut décidé que Bertal, convaincu de désertion et de tentative d'ho-

micide sur la personne d'un officier, était con- damné à mort !... Le lendemain de la condamnation à mort de Bertal, les portes de sa prison retentirent de coups précipités, quelques moments après le lever du soleil.

Son cachot, placée au-dessous de la porte d'entrée, donnait sur la première cour ; il était adossé par un souterrain qui bien que trop étroit pour laisser passer le jour, se trouvait cepen- dant suffisant pour laisser arriver jusqu'à lui les bruits extérieurs des environs de la prison.

Il n'entendit d'abord que les hurlements du chien de garde et la voix menaçante du geôlier qui semblait parlementer à travers le guichet grillé de fer, dominant sur la rue. Mais une voix bien connue le fit tressaillir et s'élança de son grabat au pied du souterrain dont la forme sinuose empêchait de rien aper- cevoir de dehors.

Cette voix était celle de Ben-Ali-Mehem- met qui cherchait à pénétrer dans la prison. Malgré toute sa persistance, les prières du cheik ne furent point écoutées, et le guichet se referma.

Bertal sentit son cœur se serrer, il se mit à marcher dans son cachot à grands pas. — Ainsi, moi refuser même la seule consolation que je puisse encore avoir ! répousser mes amis, des amis que je n'ai rencontrés que dans l'Atlas ! Et, comme quelques cris joyeux vinrent do- de la rue frapper ses oreilles : — Le bonlieur est répendu ! ur tout ce qui m'enlure, et moi, moi, je suis seul ! Enfant

d'hérésie, j'ai sous les yeux le riche patrimoine de la famille humaine, et le ciel m'a refusé ma part. — Puis il s'écria, dans un accès de rage : Eh ! mon Dieu, pourquoi me font-ils donc attendre si longtemps l'heure du sacrifice, pourquoi ne puis-je me tirer tout d'un coup !

La porte de son cachot s'ouvrit ; le geôlier, élevant sa lampe, lui montra deux étrangers qui le suivaient, Ben-Ali-Mehemmet et sa gra- cieuse fille Beni-Mussa.

S'élançant vers eux, presser fortement le moins du vieillard, que l'émotion empêchait de parler, serrer plus doucement celles de Beni-Mussa dont la figure était couverte d'un voile, fut le premier mouvement de Bertal.

Cette joie fut comme un rayon de soleil qui se fit jour entre d'épais nuages, et disparut aussitôt, joie de malheureux, joie fugitive qui meurt en naissant !

Ils restèrent quelques minutes sans pouvoir se parler ; leurs traits, où le bonlieur avait brillé un moment, prirent peu à peu l'expres- sion plus sombre de la mélancolie... de la douleur... et enfin, sous le voile qui enchaî- nait Beni-Mussa, des sanglots se frayèrent un pas- sage. Le geôlier sortit brusquement en leur lais- sant sa lampe. — Bertal ! — Mon père ! ma sœur ! — Et leurs mains se pressèrent de nouveau. — Allons ! allons, en fâchez-vous des, dit Ben- Ali-Mehemmet en cherchant à composer son visage, rien n'est encore perdu... J'irai voir

le gouverneur, il ne refusera pas une grâce si juste que la sienne. Aies bon espoir, mon fils, un brave capitaine, qui m'a fait entrer tout à l'heure, m'a promis de me faciliter l'intro- entrevue avec le général-gouverneur. Je suis venu pour te dire d'espérer...

— Et Ben-Ali, s'écria Bertal, incapable d'ar- rêter longtemps ses pensées sur lui-même. Ben-Ali, en avez-vous eu des nouvelles ?

— Les yeux du vieillard se remplirent de lar- mes, et il secoua tristement la tête. — Les Bensigris l'auront garé dans Pespoir d'une riche rançon ; soyez en sûr, il vous sera rendu.

Le cheik ne répondit rien ; mais il frappait fortement pour se faire o'vir. — Je reviendrai dans peu, mon fils, et... — Viens, Beni-Mussa, viens mon enfant, dit dou- cement le vieillard, ne pouvant finir cette phrase qui aurait exprimé un doute sur le suc- cès. — Dans un instant, nous serons ici !

— En faisant un signe de la main, il sortit avec la jeune fille, dont la démarche chancel- ante annonçait la plus grande anxiété. — Et sortant de la prison où il laissait Bertal livré à une lieue d'espérance, bien faible sans doute, mais suffisante cependant pour celui qui quelques instants auparavant n'osait com- pter sur personne, le cheik et sa fille se diri- gèrent vers la demeure du gouverneur. Arrivé sous le portique de marbre blanc qui en don- nait l'entrée, le vieillard demanda le capitaine à annuler il devait son entrée dans la prison. — O ! les fit monter, et cinq minutes après il fut admis auprès du gouverneur.